

autre sorte) qu'en invoquant les intérêts nationaux conçus de manière étroite. La principale responsabilité de l'État – une responsabilité qui est au cœur des mécanismes de responsabilisation intégrés à nos institutions de gouvernement représentatif et responsable – est de servir ses propres citoyens. Mais néanmoins, il est libre, à l'intérieur de certaines limites, de mettre quelques-unes de ses ressources au service des autres, pour autant que les citoyens du pays l'aient mandaté pour ce faire. Notre propre État est précisément confronté régulièrement à ce type de mandat.

Ce qui me préoccupe davantage est que l'approche que nous mettons en œuvre pour réaliser nos aspirations internationales bien intentionnées est devenue quelque peu irréfléchie et que nous sommes de plus en plus coupables, comme John Holmes l'a déjà fait observer avec sa perspicacité caractéristique, de fuir les terribles faits. Entraînés dans cette tangente vertigineuse, nous avons trouvé refuge dans une rhétorique que Kim Nossal a implacablement qualifiée de « guimauve ». Bref, je m'inquiète non pas de notre méthodisme simple, mais de notre méthodisme effréné.

Pour m'exprimer de manière plus concrète, il me semble que nous sommes devenus extrêmement optimistes quant à notre capacité de transformer, selon des modalités que nous croyons salutaires, les sociétés dans lesquelles d'autres vivent et dans lesquelles les façons de faire, les traditions et les conditions historiques sont très différentes des nôtres. Cet optimisme quant aux fins s'accompagne – bien que je doive concéder que certains doutes ont été exprimés récemment à ce sujet – d'un optimisme quant aux moyens. Nous semblons être arrivés à la conclusion que les transformations que nous envisageons peuvent être opérées dans un laps de temps relativement court, au moyen d'investissements raisonnablement modestes, et non dans un esprit impérial (qu'il s'agisse de la version lourde ou de la version « allégée »), mais dans un esprit libéral.

Ces deux prémisses sous-jacentes sont étayées par une troisième qui veut que nous soyons en mesure de nous appuyer sur une technique rigoureuse pour mener la tâche à bien. Ce dernier point révèle évidemment l'arrogance inconsciente de l'aspirant ingénieur social et est encouragé par une foi démesurée dans les sciences sociales appliquées. Il reflète le point de vue du Siècle des lumières selon lequel les lois naturelles du comportement n'attendent que d'être découvertes et, une fois que nous les aurons cernées, nous pourrions en tirer parti pour construire des cités célestes sur terre. Il accepte également le corollaire du Siècle des lumières selon lequel les vérités ainsi révélées sont universelles.